

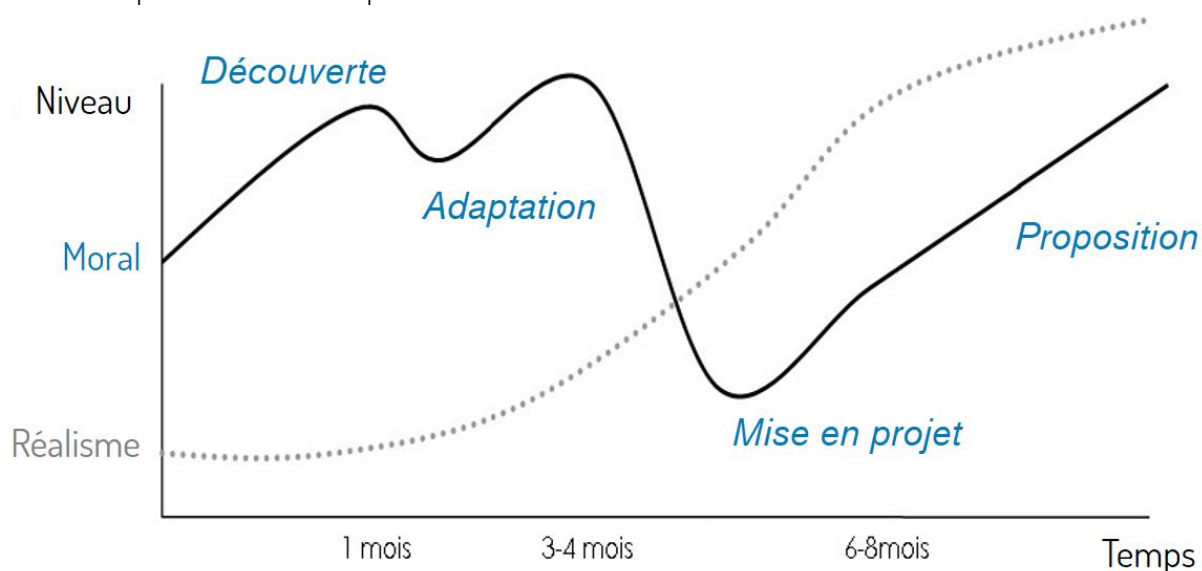
6. Insertion locale

Mise à jour WEB 2023

Dans la démarche du stage :	Ce module est central. Il touche tant à la vie quotidienne et personnelle qu'à la vie professionnelle du volontaire. Il est la porte d'entrée pour les autres modules : sécurité, santé, suivi, analyse et gestion de conflit, questions affectives, ...
Objectifs :	A la fin du module, chaque participant sera en capacité de... <ol style="list-style-type: none"> 1. Identifier les obstacles et questionnements qui pourraient être rencontrés en mission. 2. Identifier les différentes phases nécessaires de l'adaptation 3. Nommer ses besoins, ses limites et des moyens de ressourcement
Points d'attention :	Si le volontaire ne parvient pas à s'insérer, il risque de décider de rompre son contrat. Nous avons ce risque en tête tout au long de la préparation au départ, mais davantage encore dans ce module. Il est donc nécessaire de faire comprendre aux volontaires les enjeux de la vie quotidienne ailleurs, de l'éloignement, du déplacement personnel, de la perte de repères possible. Grâce à la relecture d'une expérience d'adaptation réussie, les volontaires pourront s'interroger sur leurs limites et leurs ressources personnelles ; ressources qui les aideront à vivre la confrontation au réel, parfois violente.
Durée :	2 heures 30 minutes (Lundi 19/02 9h30 – 12h)
Déroulement :	<ul style="list-style-type: none"> - Introduction : 5 mn - Cas pratique 1 : les cas de conscience : 30 mn - Analyse : l'échelle de valeurs : 20 mn - Présentation de la courbe du réalisme : 5 mn - Pause : 20 mn - Cas pratique 2 : expérience d'adaptation réussie : 10 mn - La courbe d'adaptation : de la courbe du réalisme à la courbe du moral : 30 mn - Les moyens de ressourcements : 20 mn - Conclusion 5 mn
Mode d'animation :	En binôme avec le groupe entier ou en demi-groupes, au choix
Matériel :	<ul style="list-style-type: none"> - Feuilles de paperboard ou tableau Velleda - Marqueurs ou feutres de 3 couleurs différentes - Clé USB avec le PPT « Insertion locale » : <ul style="list-style-type: none"> • La courbe de l'adaptation • Une adaptation réussie • Echelle de valeur et cas de conscience - Livrets témoignage - Grille de questionnement interculturel - Cas pratiques (4 au choix du formateur)

Le plan détaillé du module

1. Introduction (5')
2. Cas pratique 1 (30') : poser le cadre de bienveillance, lecture silencieuse, partage des réponses données par chacun (premier tour sans explication puis second tour avec explication)
3. Analyse (20') : Explication de la notion d'échelle de valeurs, importance d'adopter un positionnement qui maintienne l'équilibre entre les convictions du volontaire et l'environnement social.
4. Première étape dans la présentation de la courbe du volontaire, la courbe du réalisme (5').
5. Pause (20')
6. Travail de réflexion personnelle (10') : réponse individuelle à des questions.
7. Explication de la courbe du volontaire (30') : Dessin rapide au tableau : courbe du moral avec ses 3 étapes et à mettre en parallèle de la courbe du réalisme



Description des 3 étapes de la courbe :

- Phase 1, la rencontre, découverte et adaptation : à la rencontre d'une autre culture, découvrir, déchiffrer, comprendre. Ce qui a favorisé l'adaptation au tout début de l'expérience (étape 1 de la courbe)
- Phase 2, la rencontre, difficultés d'adaptation et creux de la vague : à la rencontre de la population locale : s'adapter, s'intégrer, s'impliquer. Ce qui a provoqué / accentué le mal-être et le creux de la vague (étape 2)
- Phase 3, la rencontre, mise en projet et proposition : à la rencontre de son employeur, de son projet, de sa structure de travail, se mettre en projet, proposer, développer... Ce qui a favorisé l'adaptation sur le long terme et la mise en projet (étape 3)

Distribution des témoignages des anciens volontaires

8. Réflexion sur les moyens de ressourcement (20'), réflexion personnelle
Identification des moyens de ressourcement, en les notant sur un paperboard
9. Conclusion et distribution de la grille de questionnaire interculturel (5')

6.1. Introduction (5 minutes)

Le formateur présente le thème du module : le départ, l'insertion locale et la vie quotidienne sur place, dans un environnement nouveau et différent.

Dans le module « Adéquation au poste », les volontaires ont vu comment bien s'insérer dans la vie professionnelle. Dans le module « Insertion locale », ils vont voir comment s'insérer dans la vie quotidienne. En effet, la spécificité des postes DCC est d'être particulièrement inséré dans une communauté humaine, dans une culture, dans un projet (ce qui fait leur intérêt mais aussi leur difficulté). La question de l'insertion est donc le soubassement de tout le reste, la condition indispensable pour s'épanouir sur place. **C'est un élément nécessaire à prendre en compte !**

6.2. Cas pratique 1 : les cas de conscience (30 minutes)

Le module démarre par un cas de conscience, plongeant directement les volontaires dans des situations complexes qui parfois peuvent paraître insolubles. Des situations comme celles-ci pourront provoquer chez les volontaires des cas de conscience importants.

4 études de cas sont proposées au formateur qui en choisit une à traiter.

Le formateur pousse les volontaires à décortiquer tous les enjeux et niveaux du conflit interne. On ne doit pas rester dans le niveau superficiel ni voir les choses de façon simplifiée. Il n'existe pas de théorie applicable, on est dans la complexité des comportements humains.

Consignes

1. Donner le cadre

C'est un exercice qui demande une implication forte de tous. Il est important de respecter la parole de chacun, sans jugement (donner le cadre : écoute bienveillante et confidentialité au sein du groupe).

2. Distribuer l'étude de cas.

Chacun lit silencieusement puis répond par écrit sur la feuille à la question posée. S'il y a des réticences à jouer le jeu, il faut reposer la consigne et sa raison d'être : écrire permet de ne pas être influencé par la réponse des autres et l'ouverture de la réflexion se fera dans un deuxième temps. On ne réagit pas tous sur les mêmes critères et c'est la richesse des différences que nous recherchons ici.

3. Proposer deux tours de table

Au bout de 5 mn, le formateur pose la question fermée qui correspond au cas de conscience proposé :

1. Cas n°1 (maltraitance) : « Est-ce que vous dénoncez ? » ;
2. Cas n°2 (corruption) : « Est-ce que vous donnez l'argent ? » ;
3. Cas n°3 (élections) : « Est-ce que vous soutenez le candidat ? » ;
4. Cas n°4 (avortement) : « Est-ce que vous donnez l'argent ? » ;

Dans un premier tour de table, chacun répond simplement par oui ou par non. Pas de réaction autorisée de la part des autres volontaires.

Une fois ce tour de réponses terminé, on reprend un second tour où chacun lit sa réponse écrite en utilisant le « je ». Les réponses doivent être concrètes. Le volontaire ne peut pas se contenter de « réfléchir », car en situation réelle, il sera contraint d'agir, d'émettre des choix.

Là non plus, le débat n'est pas autorisé. Il s'agit pour les volontaires d'entendre la diversité des réponses et de prendre conscience qu'il n'existe pas UNE bonne réponse ni une bonne solution ou une bonne attitude.

4. Animer le débat

Une fois que chacun a pu donner sa réponse, les volontaires ont la possibilité de questionner les réponses qu'ils ont entendues. Le formateur doit s'assurer que les propositions d'action sont justifiées, étayées par une réflexion, une analyse qui met en valeur :

- La prise en compte du volontaire tel qu'il est (culture, histoire),
- La prise en compte du contexte qu'on ne peut pas changer.

On est conscient que l'exercice consiste à trouver la « moins pire » des solutions : « ce qui me semble bien en temps normal peut parfois être impossible dans une situation donnée. »

Il n'y a pas de « bonne » solution, il y a pour chacun celle qu'il juge la plus appropriée.

Dans tout ce travail, le formateur a une fonction d'animateur, de régulateur des débats, mais il doit aussi aider les participants à approfondir leur raisonnement et à prendre conscience de toutes les conséquences de l'acte qu'ils poseront (l'histoire ne s'arrête pas à la réponse donnée : que se passe-t-il ensuite ? quelles relations avec les personnes impliquées ? avec la communauté locale ? avec le partenaire ?...). Il insiste aussi sur le positionnement personnel (le « je »).

Le formateur peut faire référence à son expérience propre.

Il ne s'agit pas de trouver un compromis au sein du groupe mais de montrer qu'aucune solution n'est satisfaisante. Dans la plupart des cas, il y a une dimension de secret sur la situation qui rend difficile la prise de recul : il est important de la pointer tout ce qui relève du contexte, et que l'on ne peut ni négliger, ni changer.

6.3. Analyse : l'échelle de valeurs (20 minutes)

Le formateur explique que face à un cas de conscience, on est contraint de choisir la moins pire des solutions par rapport à sa propre échelle de valeurs.

L'échelle de valeurs, c'est la façon dont sont hiérarchisées en chacun les valeurs qui lui semblent importantes ; c'est ce qui permet d'évaluer une situation et de prendre une décision ; c'est ce qui empêche de tout relativiser, ce qui permet d'avancer, de poser telle ou telle action, de choisir tel ou tel comportement. Plus on a conscience de sa propre échelle, plus on arrivera à prendre du recul sur ses réactions.

Chaque volontaire a partagé la solution qui lui semblait la moins pire en prenant en compte ses propres convictions, façonnées par sa culture, son histoire, mais en prenant aussi en compte les contraintes du contexte qu'on ne peut pas changer. En d'autres termes, pour s'adapter au contexte, le volontaire n'agira pas forcément sur le terrain comme il aurait agi dans son pays d'origine.

Il faut avoir conscience de toutes les conséquences de l'acte posé. L'histoire ne s'arrête pas à la réponse donnée : que se passe-t-il ensuite ? Quelles relations avec les personnes impliquées ? Avec la communauté locale ? Avec le partenaire ?

Aucune solution n'est totalement satisfaisante. De plus, dans la plupart des cas, il y a une dimension de secret sur la situation qui rend difficile la prise de recul.

Schéma pour la résolution d'un cas de conscience

Pour apporter une réponse à un cas de conscience (ou de conflit interne), il est nécessaire de passer d'une phase de questionnement sur le contexte culturel à un questionnement sur soi. Il faut alors prendre en compte deux dimensions : personnelle et contextuelle. Toute solution qui « tire » trop vers l'une des deux parties, en négligeant l'autre, est susceptible de prolonger le conflit interne et d'empêcher d'agir.

Il y a deux réactions possibles face au bouleversement :

- Soit on s'attache aveuglement à son échelle par peur du changement,

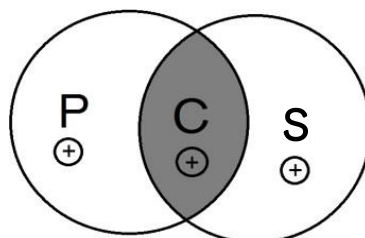
- Soit on creuse et on se demande pourquoi est-ce qu'on croit ce qu'on croit, pourquoi l'autre croit ce qu'il croit et finalement quelle est la base commune entre ces différentes croyances.

C'est seulement en prenant le deuxième chemin qu'on est capable d'élargir son horizon.

Quel comportement (C) adopter quand le « champ personnel » (P) du volontaire est directement confronté au « champ social » (S) du pays et du partenaire, à son contexte culturel, à sa population ?

Le champ personnel (P) : c'est celui qu'on peut exprimer par ses attentes et ses craintes. Sous le terme « champ personnel », on regroupe la vie affective du volontaire (ce qui sera développé dans le module portant le même nom) : son intégration, son travail, ses relations diverses et variées, ses amis, ses activités, ses loisirs, etc.

Le champ social (S) : il représente tout ce qui englobe le contexte culturel, historique et géographique du pays d'accueil, ainsi que sa population et particulièrement le partenaire, la communauté ou la structure d'accueil. Dans le champ social prennent place les relations : au travail, dans le quartier, c'est la façon dont le volontaire occupe une place dans le nouvel environnement et la façon dont il



est perçu.

⇒ Il s'agit de l'interaction (C) entre ce que je suis / ce qui m'habite (P) et le milieu où j'évolue (S).

Il faut trouver un juste milieu pour que le comportement soit adapté et les relations compatibles.

Ainsi, si l'équilibre ne se fait pas, on peut avoir deux situations délicates ;

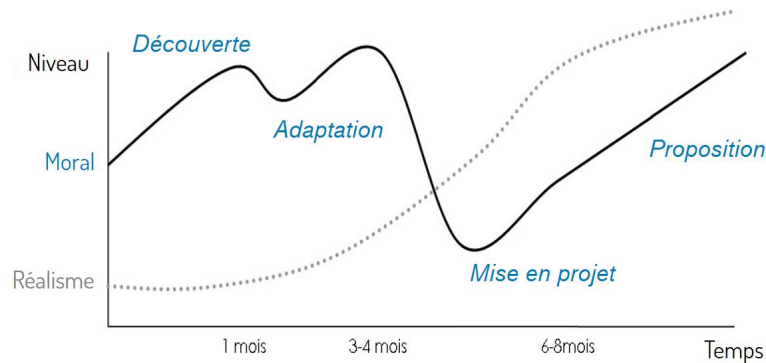
- Être complètement détaché de l'environnement (sa culture, sa population) : dissociation totale ;
- Être « à 100% » investi, impliqué avec : fusion.

Dans les deux cas, il y a des risques de « rupture » :

<p>Dissociation totale : volontaire détaché de son environnement. Le comportement n'est pas en lien avec l'environnement qui n'a pas sa place dans la vie du volontaire. Il n'y a pas d'insertion.</p>	<p>Fusion : volontaire faisant corps avec son environnement où il s'est complètement oublié. Cette situation peut poser des questions d'équilibre personnel et à terme, des questions d'identité.</p>

6.4. Présentation de la courbe du réalisme (5 minutes)

C'est à ce moment que le formateur introduit la courbe d'adaptation. Il explique que cette courbe est en réalité la combinaison de deux courbes distinctes : la courbe du moral et la courbe du réalisme. Après ce premier cas pratique et la présentation de l'échelle de valeur, on va dans un premier se pencher sur la courbe du réalisme, la courbe du moral sera vue dans un second temps. Le formateur dessine rapidement au tableau (ou projette) la courbe du réalisme (en pointillé). Il s'agit ici de la capacité du volontaire à se voir et à percevoir de façon son juste son environnement.



On précise que c'est un schéma, un outil d'analyse et non pas une science exacte. L'échelle du temps du réalisme sera forcément différente pour une mission courte que pour une mission longue...

Étape 1 : Idéalisation

- Courbe du réalisme
 - On est persuadé que tout va être simple et positif ;
 - On n'a pas encore conscience de toutes les difficultés inhérentes à ce projet ;
 - On n'est pas encore conscient de ses limites et de ses points d'amélioration ;
 - On ne sait pas ce qu'on va être amené à vivre, l'expérience qui nous attend est encore floue et tient plus à l'image qu'on s'en fait qu'à la réalité de ce qu'elle sera réellement.

Étape 2 : Désillusions et prises de conscience

- Courbe du réalisme
 - On prend peu à peu conscience de la réalité du terrain,
 - On prend peu à peu conscience de ses limites et de ses points d'amélioration, mais aussi de ses forces et des points de ressourcement sur lesquels on va pouvoir s'appuyer.

Étape 3 : S'ancrer dans la réalité locale

Voir le positif comme le négatif

- Courbe du réalisme
 - Prise de conscience de ce qui est bon et nécessaire pour nous ;
 - Compréhension de ce pour quoi on est là, de ce qu'on peut être amené à y vivre
 - Conscience de ce qui se passe en nous et autour de nous

Il n'est pas nécessaire de développer davantage ces notions pour l'instant, sachant que le groupe reviendra dessus après la présentation de l'expérience d'adaptation réussie. L'idée est ici, simplement de donner les premiers éléments qui serviront *in fine* à la construction de la courbe d'adaptation.

Pour la suite

Avant la pause, inviter les volontaires à réfléchir à une expérience d'adaptation réussie : un déménagement, l'entrée à la fac, l'entrée dans le monde du travail, une année d'étude à l'étranger, un nouveau travail, une expérience de bénévolat... Ils en auront besoin pour la seconde partie du module.

PAUSE : 20 minutes

La pause pourra pour certain, être vécue comme un temps de ressourcement, tant le cas pratique les aura chamboulés. Il ne faudra pas hésiter à noter ce que chacun fait et comme il « gère » cette pause : s'isoler, échanger, prendre un café, appeler quelqu'un... A la dernière partie du module, on pourra s'appuyer sur cette pause pour évoquer les moyens de ressourcements.

6.5. Cas pratique 2 : une expérience d'adaptation réussie (10 minutes)

Comme dit juste avant la pause, les volontaires vont maintenant travailler à partir d'une expérience d'adaptation réussie. Il est nécessaire de s'assurer que tout le monde en ait bien une en tête avant de commencer. Une fois que c'est bon pour tout le monde, poser les questions suivantes :

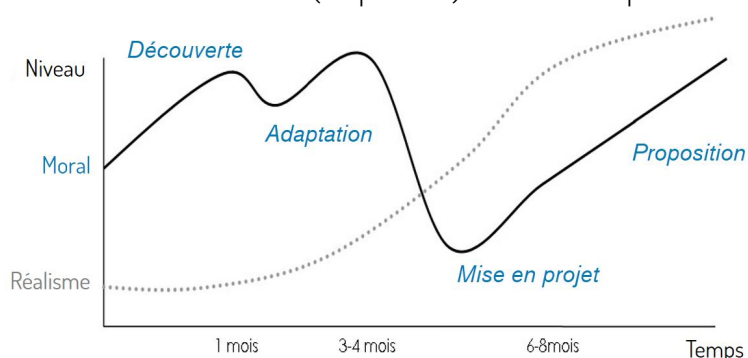
- Quelles étaient mes craintes avant de commencer cette expérience ?
- Qu'est-ce qui m'a aidé une fois l'expérience commencée ? Sur quoi est-ce que je me suis appuyé pour favoriser mon adaptation ?
- Au contraire, quels sont les points qui m'ont mis en difficulté ? Qu'est-ce qui a pu manquer pour que je me sente mieux ?

6.6. La courbe d'adaptation : de la courbe du réalisme à la courbe du moral (10 + 20 minutes)

Reprendre les éléments de la courbe du réalisme précédemment présenté en expliquant que tout le monde dans sa vie a dû à un moment ou à un autre faire face à une situation d'adaptation. Il peut s'agir de : déménagement, entrée dans les études supérieures, arrivée dans une nouvelle école ou une nouvelle entreprise, expérience à l'étranger (études, stage, emploi, volontariat, etc.). L'adaptation à ce changement et au nouvel environnement qui l'entoure ne s'est pas faite facilement ni rapidement.

Le schéma de la courbe de l'adaptation à un projet dans un contexte nouveau est un outil qui peut aider à comprendre ces mécanismes d'adaptation et leur impact sur notre moral comme sur notre perception des choses. Il s'agit de la démarche intellectuelle, physique et mentale des trois grandes étapes de l'adaptation.

Le formateur reprend la courbe du réalisme (en pointillé) et dessine rapidement celle du moral.



Le formateur reprend ensuite les trois étapes en proposant aux volontaires qui le souhaitent de prendre la parole en s'exprimant sur ces trois points :

- Les éléments qui ont favorisé l'adaptation au tout début de l'expérience (étape 1 de la

courbe),

- Les éléments qui ont provoqué / accentué le mal-être et le creux de la vague (étape 2) ;
- Les éléments qui ont favorisé l'adaptation sur le long terme et la mise en projet (étape 3).

L'idée est de faire intervenir les volontaire étape par étape, et de synthétiser leurs propos avec les éléments ci-dessous avant de passer à l'étape suivante.

Étape 1 : Découverte, émerveillement

À la rencontre d'une autre culture : découvrir, déchiffrer, comprendre

- Courbe du moral
 - Enthousiasme et énergie : volonté de bien faire, de tout faire, de tout vivre,
 - Investissement complet et sans limite,
 - Acquisition et approfondissement de connaissances sur le monde nouveau qu'on vient d'intégrer.
- L'arrivée : le volontaire est motivé à 200 % avec de nombreuses envies (sur le plan personnel (découvertes, voyages...) et sur le plan professionnel (projets, idées...),
- Tout est découverte et exotisme : paysage, nourriture, mode de vie, etc.,
 - >> **Lien avec la courbe du réalisme** : Idéalisation : décalage entre la réalité et le ressenti.
- Vivre et travailler dans un pays différent du sien pendant un an ou deux ne va pas sans un minimum de connaissances et de compréhension des coutumes, de la culture, de la population locale : déchiffrer le terrain, connaître les pratiques et le pourquoi de ces pratiques, comprendre au mieux la culture, le tout avant d'entreprendre des actions,
- Il est nécessaire de ressentir cette motivation et ces envies dès maintenant et d'être portés par elles vers le départ.

Étape 2 : Difficulté d'adaptation et creux de la vague

À la rencontre de la population locale : s'adapter, s'intégrer, s'impliquer

- Courbe du moral
 - La fatigue due aux efforts d'adaptation, de compréhension et aux faibles effets produits (on ne comprend toujours pas pourquoi on est là, on parle toujours aussi mal la langue, on ne maîtrise pas l'exécution des tâches quotidiennes un peu complexes...),
 - Isolement, dans le groupe (pas d'amis, pas de relations avec les collègues) ou hors du groupe (pas de vie sociale, pas d'activités ou de loisirs...),
 - Regard des autres,
 - Désillusions sur soi / ses capacités, sur ses collègues, ses nouveaux amis, sa coloc, la ville ou les études de ses rêves.
 - Phase délicate (faite de frustrations, sentiment d'échec, de potentiels conflits). Si elle n'est pas accompagnée correctement, elle peut mener à la rupture de contrat.
- L'adaptation ne se fait pas sans confrontation, contrairement à ce qu'on pouvait penser avant, tout n'est pas que formidable là-bas.
 - >> **Lien avec la courbe du réalisme** : désillusions, prises de conscience : quand la réalité nous rattrape, le moral chute.
- L'expérience est exigeante et des difficultés vont surgir. Elles vont nécessiter temps, patience, énergie et volonté, pour les surmonter.
- Parmi les difficultés qui emmènent vers le creux de la vague :
 - Des coutumes, pratiques, façons de penser locales qui peuvent choquer.

- Un sentiment d'isolement :
 - du fait de ne pas tout comprendre (problème d'assimilation de la langue locale) ;
 - du fait de ne plus avoir de réseau social développé ;
 - du fait d'être loin de ses proches, de sa famille, de ses amis.
- Un sentiment d'insécurité (grande ville, pays dit à risques...).
- Le regard des autres dans la rue.
- Les difficultés d'insertion au travail.
- Le sentiment d'inutilité et du temps qui s'étire.
- Son logement :
 - La colocation (mésentente, manque de communication) ;
 - La vie en communauté religieuse (austérité, cadre rigoureux) ;
 - Un logement seul (isolement).
- Des questions financières :
 - Des conditions de vie simple dues à une indemnité de subsistance limitée obligent à faire des choix dans ses amis, ses activités, ses lieux de ressourcement ;
 - Les relations sur place semblent se tisser parfois par intérêt et obligent à une certaine méfiance constante et désagréable.
- Le corps aussi s'adapte et ce n'est pas simple :
 - Le climat (la chaleur, l'humidité ou au contraire la sécheresse de l'air) ;
 - Le changement de nourriture (nourriture moins riche et moins variée) ;
 - Prise de médicaments (antipaludéen...) ;
 - Le bruit ;
 - La fatigue : Besoin de beaucoup dormir => on a l'impression de ne faire que travailler sur sa mission et dormir.

C'est le moment des désillusions, sur soi, ses capacités, sur les autres, à propos des locaux, qu'on avait peut-être idéalisés, sur le travail, la mission.

On se rend compte qu'on avait des attentes inavouées, qu'on se révèle incapable d'intégrer telle ou telle spécificité culturelle, de réaliser tel ou tel projet tout seul, de vivre cette expérience comme on l'avait rêvée. On doit accepter les limites de ses capacités d'adaptation.

Cette phase délicate peut provoquer ou amplifier des conflits, un sentiment d'échec, des frustrations : attention aux comparaisons sur le plan matériel ou sur la question de l'épanouissement sur le projet. Si on est en lien avec d'autres volontaires, attention à l'influence parfois négative que l'on peut avoir les uns sur les autres. Notamment au moment de la baisse de moral, on peut s'entraîner dans des spirales négatives.

Attention également à ne pas rester seul ni s'enfermer avec ses questions et à la tentation de la rupture de contrat. C'est le moment de faire un break et de prendre des vacances.

Insister aussi sur le fait qu'il est nécessaire de franchir cette zone de baisse de moral pour atteindre la phase suivante, bien plus gratifiante.

Étape 3 : Se mettre en projet, proposer, développer

À la rencontre de sa mission

- Courbe du moral
 - Deuils (de sa toute puissance, de sa capacité à s'intégrer, sur la possibilité de faire changer les choses),
 - Compromis : trouver ses limites et les exprimer,
 - Réajustement de ses propres attentes,

- Implication et mise en projet : décision, choix et engagement volontaire.
 >> **Lien avec la courbe du réalisme** : ancrage dans la réalité : le ressenti est cohérent avec la réalité du terrain.

Est-ce que ces éléments (positifs comme négatifs) ont évolué dans le temps ? qu'est-ce qui fait tenir au début, puis sur le plus long terme ? »

La question de l'engagement

C'est au creux de la vague que se pose la question de l'engagement, quand on remet en question la mission ou sa présence à cet endroit : quel est l'impact de sa présence sur le terrain par rapport au partenaire ? aux bénéficiaires ?

Si ce n'est pas ce que l'on a imaginé mais que sa présence est utile pour d'autres, comment réajuster ses propres attentes ?

C'est l'époque des deuils et des compromis : on accepte qu'on ne comprendra pas tout, on peut commencer à se laisser porter. On accepte ce qui nous est acceptable et on apprend aussi à dire non : « se donner une ligne de conduite, l'expliquer et la faire accepter. »

Quelques pistes pour aider à se mettre en projet et à « être avec »

Il peut exister d'importants décalages entre ce que le volontaire voudrait proposer ce que le partenaire veut ou peut mettre en œuvre. Pourtant, il faut accepter de se mettre au service : le volontaire doit voir son activité comme une participation au projet d'une structure, collaborer avec ses employeurs et ses éventuels collègues.

La qualité de l'intégration et celle de l'adaptation sont fonction du travail fourni et surtout des bonnes relations du volontaire avec son partenaire, ses collègues, et connaissances. Il s'agit de travailler AVEC eux, dans le même sens qu'eux, et non plus POUR eux.

S'impliquer ou s'engager ?

L'implication est, pour beaucoup de volontaires, source de questionnements : « s'impliquer jusqu'où ? ». Certains disent ne pas avoir assez de temps pour eux pour prendre du recul, ils se laissent déborder et ne peuvent plus prendre le temps nécessaire de repos, de temps pour soi. Il faut trouver un équilibre entre une distance morale et physique nécessaire et un désir de communiquer et d'aider.

S'impliquer jusqu'où dans le projet mais aussi dans la culture de l'autre : faire tout comme ses collègues ou assumer sa différence ? S'intégrer ou s'assimiler ? « Dans l'omelette au lard, la poule est concernée, le porc est impliqué ». Le volontaire essaiera donc d'être plus poule que porc !

C'est à cette étape de la mission, et pas avant que le volontaire peut s'interroger sur la possibilité de prolonger sa mission.

Le volontaire a ses limites : à lui de les définir et de les assumer. Il a aussi ses moyens de ressourcement : à lui de les utiliser (sport, repos, sieste, voyages, resto, etc) et à ne pas culpabiliser de s'accorder ce dont il a besoin et qui l'aidera à tenir sur le long terme.

6.7. Réflexion sur les moyens de ressourcement (20 minutes)

Maintenant que les volontaires ont compris les 3 étapes de la courbe et qu'ils en voient l'enjeu dans le cadre d'un volontariat long à l'étranger, on leur propose de réfléchir de façon plus approfondie sur leur propre façon de fonctionner (besoins, limites, ressources).

Réflexion individuelle (5 minutes)

Le formateur soumet les questions suivantes aux volontaires pour qu'ils y réfléchissent de façon individuelle :

« De ce que je connais de moi à partir de mes premières expériences et suite à ces échanges :

- Comment je me projette dans la vie quotidienne sur place ?
- A quoi est-ce que je serai attentif durant mes premiers temps de volontariat (de quoi aurai-je besoin pour faciliter mon adaptation sur place ? à quoi je tiens ?)
- Ai-je des craintes, des peurs ?
- Quels sont mes moyens de ressourcement ? sont-ils transposables sur le terrain ? »

Identification des moyens de ressourcements (15 minutes)

Une fois que les volontaires ont fini, ils se lèvent, et vont noter les ressources qu'ils ont identifiées sur le paperboard sur lequel ils ont déjà inscrit, durant le module « Adéquation au poste », quelques bons conseils pour s'insérer auprès d'une équipe locale.

Ils notent les ressources personnelles d'une couleur différente des bons conseils, pour les distinguer. Le paperboard restera au mur jusqu'à la fin du stage, et servira de mémo « bons conseils et ressources pour réussir son volontariat au niveaux professionnels et personnels ».

Aborder à ce moment-là la question des réseaux sociaux (whatsapp, facebook, autres...). Les réseaux sociaux permettent aujourd'hui, où qu'on soit, de garder contact très facilement et rapidement avec ses proches. Ils permettent de donner des nouvelles, mais aussi d'en récupérer. Bien évidemment, on y montre la vie qu'on veut montrer, cela reste une « vitrine » d'une vie idéalisée telle qu'on souhaite la projeter dans une réalité virtuelle. Mais attention, les réseaux sociaux peuvent autant être une force qu'une faiblesse : on peut s'y enfermer, ils peuvent représenter un fil nous raccrochant à la France dans une situation de volontariat, et freinant une insertion locale. Il est nécessaire ici d'expliquer que chacun doit se sentir capable de prendre du recul face aux réseaux et à l'hyper-connexion.

En conclusion, le formateur aborde rapidement l'avant départ :

- Il est nécessaire de se connaître, de connaître son fonctionnement, ses besoins, ses limites, ses moyens de ressourcements => prendre le temps de parfaire cette connaissance, seul ou accompagné (renvoyer vers le psy).
- Il est indispensable de partir reposé et ayant eu le temps de dire au revoir à tous. Les départs précipités ne donnent rien de bon ; la DCC peut décaler le départ d'un volontaire si elle ne le sent pas prêt à affronter les difficultés inhérentes à un début de volontariat.
- Le conseil cardinal est : la prudence, c'est-à-dire à adopter une attitude qui applique la maxime : « Fais en sorte que ce que tu dis et ce que tu fais ne diminuent pas ta capacité à dire et à agir ». La prudence s'applique à soi dans ce qu'on entreprend, dans le soin qu'on se porte, mais elle s'applique aussi à ceux qui nous entourent. Les volontaires entre eux peuvent être attentifs aux malaises ou aux prises de risque des uns et des autres et peuvent servir de « garde-fou ».

On peut aussi évoquer les 3 phases du retour :

- Euphorie,
- Choc (sensation d'isolement, nostalgie du pays de volontariat et critique de la société du retour, doute, lutte devant le quotidien),
- Réinstallation.

6.8. Conclusion (5 minutes)

En guise de conclusion, le formateur présente et distribue la grille de questionnement interculturel de Michel Sauquet : c'est un outil précieux dans les situations de cas de conscience qui permet de se mettre dans une démarche de questionnement plutôt que de jugement et qui permet de prendre conscience de son cadre de référence, certes teinté de sa culture mais aussi de son histoire personnelle. Elle permet aussi de prendre conscience des différences de fonctionnement entre soi et l'autre.

C'est donc un outil pour le volontaire :

- Pour s'interroger sur certains aspects de la culture de son pays d'accueil,
- Pour prendre du recul pour comprendre une situation difficile, pour trouver les solutions à un choc interculturel, sur le moment ou quelque temps après,
- Pour analyser ce qu'on a compris de la culture de son pays d'accueil ou au contraire ce qui nous en échappe encore,
- Pour comprendre que son échelle de valeurs n'est pas une échelle absolue, elle peut aussi se redéfinir avec la situation. L'autre, en face, a aussi sa propre échelle de valeurs. Dans la rencontre, l'échelle de valeur de chacune des deux personnes va être bouleversée et par là-même, leur vision du monde aussi.

Le formateur donne aussi les livrets de témoignages des volontaires, en insistant sur le fait qu'il s'agit de bien de vrais témoignages qui peuvent nourrir leurs réflexions.

On peut terminer en citant cette phrase de Maurice Bellet (prêtre, théologien, philosophe, et psychanalyste né en 1923) :

*« Ne pas être trop près pour ne pas être indifférencié,
ne pas être trop loin pour ne pas être indifférent »*

À chacun de trouver la juste distance.

Ou proverbe de la pirogue :

Tout homme est tiraillé entre deux besoins, le besoin de la Pirogue, c'est-à-dire du voyage, de l'arrachement à soi-même, et le besoin de l'Arbre, c'est à dire de l'enracinement, de l'identité. Les hommes errent constamment entre ces deux besoins en cédant tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Jusqu'au jour où ils comprennent que c'est avec l'Arbre que l'on fabrique la Pirogue.

Mythe mélanésien de l'île du Vanuatu

Cas n°1 : Maltraitance (vous êtes un homme ou une femme)

Vous travaillez, comme infirmier, dans une petite clinique où viennent tous les gens des environs, car il n'y en a pas d'autre. Un jour arrive la mère de votre voisine avec son petit-fils. Vous la connaissez assez bien parce que vous avez été invité à dîner chez eux plusieurs fois. L'enfant a 5 ans : il arrive dans un état second et présente plusieurs marques profondes sur le corps. Vous regardez méticuleusement ses blessures et vous vous dites que cela ne peut être que des traces de coups. Vous demandez à la grand-mère ce qui est arrivé à son petit-fils. Elle vous dit que l'enfant est tombé dans les escaliers. Vous êtes très surpris car vous êtes sûr de votre diagnostic et n'arrivez pas à la croire.

Vous aviez remarqué que cet enfant présentait souvent des ecchymoses (vous vivez dans la même cour) mais c'était toujours mis sur le compte de chutes ou de petits chocs liés à la maladresse. Vous avez du mal à imaginer que cela se soit passé dans le cadre familial mais la façon dont la grand-mère nie en évoquant des excuses peu crédibles vous renforce dans cette idée.

Vous la prévenez que vous allez appeler quelqu'un d'externe, un travailleur social éventuellement, pour qu'il prenne l'enfant et l'éloigne de la violence familiale. La grand-mère se met à pleurer, elle vous demande de ne rien dire. Elle vous explique que c'est le père qui a battu l'enfant, mais qu'il n'est pas méchant ; il a cependant tendance à boire et ne se contrôle pas. Elle vous explique que si vous le dénoncez, il s'en prendra à sa fille et aussi à elle. Elle ne veut surtout pas que le problème soit divulgué car cela poserait plein de problèmes avec les voisins : tout se sait vite dans ce petit village et elle ne veut pas être rejetée par les autres. Vous savez que la violence domestique est assez répandue dans ce pays mais c'est un sujet complètement tabou ; vous l'aviez déjà évoqué avec le médecin de la clinique qui disait que, de peur des représailles, les femmes ne dénonçaient jamais leur mari. Vous réalisez aussi le risque personnel que vous prenez car vous partagez la même cour que cette famille...

Que faites-vous ?

Question fermée en lien avec ce cas pratique :

- « Est-ce que vous dénoncez la situation ? »

Pistes possibles pour approfondir la réflexion (« points pivot »)

- Dimension personnelle (émotion par rapport à la violence)
- Rapport à la peur, à l'angoisse
- Statut de l'enfant dans le pays
- Valeurs centrées autour de la famille ou de l'enfant
- Dire la vérité coûte que coûte ou garder le secret et préserver la relation ?
- Notion de tabou
- Degré de gravité de la situation : maltraitance ou pas : habitudes culturelles ?
- Pourquoi le père boit ? (enfant non désiré, pas de lui)
- Donner ou non des conseils
- Aspect non négociable de soi

Cas n°2 : Corruption (vous êtes une femme)

Vous habitez dans une banlieue assez dangereuse, et vous avez une amie volontaire DCC qui travaille dans un autre projet et qui habite près de chez vous. Chaque jour vous devez prendre le bus pour aller travailler et traverser un quartier qui a mauvaise réputation. Vous avez parfois un peu peur parce qu'on vous a raconté beaucoup d'histoires sur des bandes de jeunes qui peuvent attaquer les habitants du quartier. La pauvreté, une certaine misère sociale et l'absence de travail font le lit de cette situation qui est nouvelle dans le pays. Votre partenaire vous a conseillé de faire attention dans vos déplacements et surtout de ne pas vous déplacer la nuit.

Pour vous qui êtes là depuis 1 an, la situation ne vous stresse pas trop, car vous connaissez pas mal de gens, mais votre amie volontaire qui est toute nouvelle a l'air assez impressionnée et angoissée. Un jour tandis que vous êtes avec elle, un voleur arrive et lui attrape son sac. Il contient toute sa paie du mois, son portable, ses papiers... Elle commence à crier et se débattre, le voleur s'enfuit et sans trop réfléchir vous le poursuivez dans le quartier. Après quelques minutes, sans vous en rendre compte, vous êtes loin de l'endroit de l'incident ; vous décidez alors de revenir. Quand vous revenez, elle est en larmes. Vous vous dites que ce n'est qu'un banal voleur et que cela ne devrait plus arriver. Mais quelques jours plus tard, en vous déplaçant à nouveau dans le quartier, vous reconnaissez l'individu, qui vous nargue de loin. Un autre jour, vous apprenez qu'il a rôdé autour de votre lieu de mission.

Par vos contacts vous apprenez que c'est un voleur connu dans le quartier, mais que personne n'ose bouger. La police elle-même ne fait rien.

Vous décidez d'en parler avec votre amie, qui vous explique que ses parents étaient déjà très angoissés à l'idée qu'elle parte à l'étranger. Elle a du mal à prendre sur elle et craint que si vous en parlez à d'autres, cela finisse par leur arriver aux oreilles. Vous décidez d'aller à la police et là, vous trouvez un commissaire qui vous demande de payer une somme importante (50 €, le 1/3 de votre indemnité mensuelle)) si vous voulez que des poursuites s'engagent, en expliquant que c'est parfaitement légal.

Que faites-vous ?

Question fermée en lien avec ce cas pratique :

- « Donnez-vous les 50 € ? »

Pistes possibles

- Qui aller voir : le partenaire, la police ?
- Entourer la victime
- Comprendre la situation de l'homme qui reste impuni
- Etre inséré dans un quartier, un réseau pour avoir une protection
- Donner ou non de l'argent : est-ce une garantie que ça marche ?
- Ne rien faire
- Rentrer en France

Cas n°3 : Les élections (vous êtes un homme ou une femme)

Vous travaillez dans une zone rurale comme professeur. Le jour de votre arrivée, une grande fête est organisée pour vous accueillir. L'événement a été mis en place par un homme très apprécié du village. Il n'est pas apprécié seulement pour sa gentillesse mais aussi pour sa sagesse due à son âge : il a gagné le respect de tous. Ce soir-là, cet homme vient vers vous, il vous accueille et vous assure de son aide en cas de besoin. Après deux mois sur place, vous avez pris l'habitude de lui rendre visite, car vous l'appréciez sincèrement.

Vous vous réjouissez des liens amicaux tissés avec vos élèves et leurs parents. Ils vous invitent souvent chez eux et vous sentez qu'ils vous apprécient. Malgré cela, les élèves ne viennent pas tous les jours... Ils doivent aider leurs parents en travaillant pour rapporter de l'argent à la maison. Quand ils viennent en classe, ils sont souvent distraits, fatigués et affamés. De plus, les conditions de travail sont difficiles : un toit de tôle et des murs en terre, qui rendent la chaleur insupportable ; vous avez également du mal à vous concentrer.

Un jour le candidat de la majorité pour les élections municipales vient vous voir. Il vous promet une école en ciment, des bourses pour aider les parents à scolariser les enfants. Enfin, il est prêt à financer une cantine. En échange, vous devez le soutenir durant la campagne, notamment auprès des parents : témoigner de ses compétences et de son esprit altruiste. Vous dites que vous allez réfléchir.

En rentrant au village et vous voyez les premières affiches : le candidat d'opposition est votre vieil ami, celui qui vous avait accueilli...

Que faites-vous ?

Question fermée en lien avec ce cas pratique :

- « Est-ce vous soutenez le candidat de la majorité ? »

Pistes possibles

- Prendre ou non parti ?
- Rester à distance de la politique (contrat DCC)
- Amitié intéressée
- Continuer la relation, c'est prendre parti
- Conditions mauvaises d'enseignement
- Enjeux de la présence d'un volontaire
- Lien avec la structure, l'institution, le partenaire
- Importance d'être en lien et pas seul

Cas n° 4 : Avortement (vous êtes un homme)

Vous travaillez dans une petite ville depuis bientôt une année. Votre travail se passe bien et les contacts avec le partenaire sont excellents. Les gens sont très accueillants, et vous êtes apparemment vraiment bien inséré dans la population. Mais il vous a été plus difficile d'avoir des contacts approfondis et de nouer de véritables amitiés.

Vous avez finalement fait la connaissance de Miguel, jeune homme rencontré à la paroisse. Il vous a emmené dans sa famille plusieurs fois et vous avez pu avoir avec lui de longues discussions : une amitié est née.

Miguel cherche du travail et n'a pas beaucoup de moyens : vous arrivez à le faire embaucher dans votre projet sur de la logistique. Son action vous satisfait. Au fil du temps, la famille de Miguel devient pour vous comme une deuxième famille. Vous connaissez ses parents, ses frères et sœurs et vous passez beaucoup de temps avec lui. Vous êtes heureux car, cette fois-ci, il ne s'agit pas d'une relation intéressée.

Un jour, Miguel vient vous voir, l'air un peu gêné. Il y a du monde, c'est un jour de fête. Il vous prend à part et vous explique son problème : sa copine est tombée enceinte. Vous êtes très étonné car il vous a parlé d'une demande de fiançailles en cours avec une autre jeune fille qu'il connaît assez peu et qu'il n'a jamais approchée... Pour Miguel et sa copine, il n'est pas envisageable de garder cet enfant. Il vous demande donc de l'argent pour payer l'avortement. C'est la première fois qu'il vous demande de l'aider financièrement. L'avortement est illégal mais il est possible de le pratiquer de façon cachée. L'opération nécessite environ 50

€, soit le tiers de votre indemnité, pour être réalisée dans de bonnes conditions. Elle peut coûter moins cher mais c'est plus risqué.

Que faites-vous ?

Question fermée en lien avec ce cas pratique :

- « Est-ce que vous donnez les 50 € ? »

Pistes possibles

- Hygiène et risque vital
- Amitié intéressée
- Confiance dans l'amitié et respect qui peut faire que l'on donne sans conditions
- Question du temps : le prendre pour réfléchir, urgence de la décision
- Question éthique de l'avortement
- Rapport à l'aide financière : donner tout ou partie de l'argent – prêter seulement
- Payer avec ou sans reproches
- Qu'est ce qui se passe si je ne donne pas ?
- Illégalité de l'acte dans ce contexte
- Tabou : comment en parler et avec qui ?

Grille de questionnement interculturel

Quelques thèmes sensibles dans la relation interculturelle

Grille de questionnement à l'usage des volontaires DCC

1. Rapport au temps

a) *Conception générale du temps*

- Quelles sont les conceptions culturelles du passé, du présent et du futur chez l'autre ?
- L'autre a-t-il une vision du temps au jour le jour, une propension à l'anticipation ou au retour vers le passé ?
- A quel horizon temporaire l'autre se projette-t-il lorsqu'il raisonne sur le futur : 1 semaine, 1 an, 10 ans ? Quelles sont ses stratégies d'anticipation ?
- Quelle prise nos interlocuteurs pensent-ils ou veulent-ils avoir sur le futur ?
- Le temps de l'autre valorise-t-il la progression, l'évolution ?
- La conception du temps, selon lui, est-elle plutôt linéaire ou plutôt cyclique, marquée par exemple par le rythme des saisons ?
- Qu'est-ce qui est urgent et qu'est-ce qui peut attendre ?
- L'expression « perdre son temps » a-t-elle un sens ?
- Quel est le rapport entre le temps et l'argent ?
- Les notions de « durabilité » (développement durable...) et de « pérennité » des activités économiques et sociales ont-elles le même sens dans la culture de l'autre et dans la mienne ?

b) *Gestion du temps*

- Comment l'autre gère-t-il le temps et ses contraintes ?
- Quelle est la place des impondérables et des conditions économiques ou politiques (dysfonctionnement des moyens de communication et de transport par ex.) dans la maîtrise du temps ?
- Avons-nous les mêmes contraintes de temps ?
- Quelle est la conception de la « ponctualité » chez l'autre ?
- Comment s'organise la journée de travail (horaires, pause, ...) ?
- Quelle est la valeur des jours de repos ? quand est-ce qu'on peut parler travail ou pas ?
- Place-t-on ici l'essentiel de l'échange au début ou à la fin d'une réunion, d'une négociation ?

2. Rapport à l'espace

- Combien de types d'espaces distingue-t-on : intime, privé, professionnel, collectif, public, politique... Comment en marque-t-on les limites ? Sont-elles nécessairement physiques ?
- Quelles fonctions sociales sont assignées à l'espace ? Est-ce un lieu de participation et de travail communautaire, un lieu d'échanges humains (place de village, marché, centre de santé, école, église, arbre à palabre) ?
- Quelles sont les habitudes de mobilité chez l'autre (sédentarisme, nomadisme...) ?
- Qu'est-ce qui est proche et lointain pour l'autre ?

3. La notion de travail

- Que signifie le mot travail ? Pour moi ? Pour la communauté locale ?
- Quelle est la représentation du travail : obligation matérielle, devoir moral, source d'épanouissement... ?
- Le travail chez l'autre est-il une affaire de réalisation de l'individu ou une affaire concernant avant tout la communauté ?
- Comment envisage-t-on la participation au bien commun ?

- Le travail peut-il être perçu comme un lieu d'exploitation, d'esclavagisme ?
- Que signifie travailler en équipe ? Qui écoute-t-on dans une équipe ?
- Le mot « loisir » a-t-il un sens pour l'autre ? Lequel ?

4. Efficacité et résultats

- Quelle représentation a-t-on de l'efficacité ? Comment s'organise-t-on pour être efficace ?
- Par rapport à quoi l'autre juge-t-il qu'un travail est efficace ? Qu'appelle-t-on, ici, « bon travail » ?
- Qu'y a-t-il derrière la notion de résultat ? Est-ce qu'on en attend un ? Est-ce le même pour tous ?
- Quelle est l'importance donnée à l'évaluation du travail ? En quoi cela a-t-il un impact sur les méthodes d'organisation et de travail ?
- Sur quels critères se fait une évaluation ? Que produit-elle (valorisation, sanctions) ?
- Valorise-t-on plutôt la débrouillardise ou le travail strictement organisé ?
- La lenteur est-elle considérée comme une sagesse ou un manque d'investissement professionnel ? Quels jugements moraux autour de la lenteur, de la précipitation ?

5. Rapport à l'autorité, à la hiérarchie, aux statuts sociaux

- Les hiérarchies sont-elles ici visibles, affichées, ou sous-jacentes ?
- Comment se construit la hiérarchie : par les compétences ? les diplômes ? l'ancienneté ? l'âge ? le poste occupé ? le sexe ?
- Est-il culturellement possible de s'opposer à l'autorité ?
- Attend-on de son chef une attitude prescriptive, des directives précises, ou souhaite-t-on se voir laissée une latitude, une possibilité d'initiative et de créativité ?
- Qui détient le pouvoir ? Quels sont les attributs du pouvoir ? Comment se manifeste le pouvoir ?
- Qui a le pouvoir de décision ? Quand peut-on prendre des décisions ?
- Quelles sont les sources de la légitimité : législation, âge, expérience, droit coutumier, appartenance à un groupe social, appartenance à un corps social (militaire, religieux...) ... ?
- Quel est le rapport à la norme dans nos cultures respectives ?
- Quelle est la conception des libertés et des contraintes dans l'univers professionnel et dans l'univers public ?
- Quel rapport y a-t-il vis-à-vis du droit, quelle est la primauté du droit ?
- Quel est le rapport culturel à l'Etat ? à l'idée de justice ?
- Quel est le rapport à l'équité, à l'égalité, aux inégalités ?
- Quel est le degré d'acceptation implicite ou déclarée des inégalités ?

6. Rapport au savoir

- Quel est le rapport aux savoirs et à l'expertise, quel est le statut des connaissances dans l'univers de l'autre ?
- Quelles sont les différentes sources de savoir dans nos cultures respectives (savoirs scientifiques, populaires, traditionnels, nés de l'expérience...) ?
- Qui transmet le savoir ? comment ?
- Qu'est-ce que l'autre attend d'un expert, d'un cadre expatrié, d'un coopérant, d'un volontaire ? Quel est la valeur accordée à l'expertise ?
- Quel est le rapport à l'expérimentation et à l'échec ? Quel est le degré d'acceptation de « ne pas savoir » vis-à-vis des collègues, des subordonnés, des supérieurs ?
- Quel regard la société pose-t-elle sur les enseignants ?

- Quelle est la finalité de l'école ? Y a-t-il une différence entre l'apprentissage de base (lire et écrire) et l'enseignement supérieur (université, formations diplômantes, apprendre un métier, investir aujourd'hui pour plus tard...) ?
- Quelle est la conception de l'éducation ? Qu'appelle-t-on « bonne » ou « mauvaise » éducation ?
- Quels sont les rapports entre savoir et pouvoir ? La légitimité existe-t-elle par le savoir ?
- Quelle est l'importance des technologies importées dans le pays concerné ?
- Quelle importance donne l'autre à ce qui se passe en-dehors de sa ville, de son pays, de son continent ?

7. Les notions de responsabilité, d'honneur et d'engagement

- De quoi est-on responsable au travail et dans la vie sociale ?
- En quoi les facteurs extérieurs, les impondérables, facilitent-ils ou handicapent-ils la prise de responsabilités ?
- Quelle est la part de responsabilité individuelle sur les choses ?
- Quelles sont les stratégies d'attribution ou de renvoi des responsabilités ?
- Qu'est-ce qui est considéré comme un devoir ? A qui doit-on rendre des comptes ?
- Quelles sont les conceptions de l'honneur et de l'engagement ?
- Quelle valeur a la parole donnée ?
- Quelle place tient la crainte de perdre la face et de faire perdre la face à l'autre ?
- Quelles stratégies sont mises en œuvre pour sauver la face, pour ne pas compromettre son honneur et celui de l'autre ?
- Qu'est-ce qui est générateur de prestige chez l'autre ?
- Quel est le rapport à la confiance ? Quelles sont les conditions nécessaires pour accorder sa confiance ?

8. Initiative, changement, progrès

a) Initiative et prise de risque

- Quel est le rapport à l'incertitude et au risque ?
- En quoi la situation économique du secteur ou de la population concernée permet-elle ou non le droit à l'erreur ? Quelles marges de choix a-t-on ici ?
- Avons-nous le même rapport à la fragilité, aux risques, au danger, à la sécurité ?
- Est-ce que l'initiative est valorisée ? Qui a le droit de prendre des initiatives ?
- Quelle est la conception de la motivation chez l'autre ? Sur quoi se porte-t-elle en priorité ? Qu'est-ce qui, dans les représentations de nos interlocuteurs, met l'homme en route, qu'est-ce qui le fait avancer ?
- Quelles sont les stratégies de promotion de l'innovation ou de résistance à l'innovation ? Quels sont les motifs à ces stratégies ?

b) Progrès, changement

- Quelles traductions existent, dans la langue de l'autre, pour les termes de « changement », « développement », « progrès social », « projet » ... ?
- Comment perçoit-on le changement ? Est-ce que le changement est désiré ?
- Quelle est l'image, la définition du progrès pour mon interlocuteur ?
- L'idée de « promotion sociale » existe-t-elle dans la culture de l'autre ? Quelle conception en a-t-il ?
- Quelle image l'autre a-t-il de l'aide internationale et de la présence sur son sol d'entreprises internationales ? Quelle attitude adopte-t-il face à cela ?
- Quel rapport à l'ingérence (« faire pour l'autre ») ?

- Quelle est la perception du bénévolat ?

9. Rapport à l'argent

- Quelles sont les pratiques de rémunération ? Suivant quels critères et quelles règles se font-elles ?
- Sous quelles formes préfère-t-on conserver l'argent ? A-t-on souvent recours au crédit ?
- Quel est le rapport à l'usage de l'argent dans nos cultures respectives ? Qu'est-ce qui est licite et illicite ?
- Quelle est la valeur de l'argent public ? Qui peut en disposer ?
- Comment l'autre définit-il une personne riche et une personne pauvre ? Quelle relation entre richesse et lien social ? La richesse est-elle perçue comme une affaire individuelle ou collective ?
- Quel statut donne-t-on au don et à l'échange non marchand ? Le don peut-il être obligatoire ? Est-on redevable vis-à-vis d'une personne qui nous fait un don ?
- Peut-on avoir des dettes ? Avec ses collègues ?
- Quel lien y a-t-il entre argent et motivation ? Les incitations pécuniaires sont-elles efficaces ? Un salarié recherche-t-il avant tout l'argent ou le prestige acquis grâce au travail ?
- Quelles sont les conceptions et les pratiques de l'appropriation et/ou du partage des ressources (culture d'accumulation ou culture de redistribution) ?

10. Religion, sacré et nature

a) *Le sacré*

- Quel est le rapport au divin et au sacré dans la vie quotidienne ?
- Quel est le rapport aux forces surnaturelles ? Comment agissent-elles dans notre vie ? Quel pouvoir ont-elles ?
- Peut-on dissocier ce qui relève chez l'autre de la religion, des croyances ou de la magie ?
- Attribue-t-on au facteur religieux ou à la fatalité certaines pratiques et certains comportements ?
- Quel est le statut de la religion dans le pays ?
- Quel statut, quel poids et quelle visibilité ont les autorités religieuses dans le territoire ?
- Les prescriptions religieuses semblent-elles plus importantes aux yeux de la population que les prescriptions légales ?
- Quelle séparation existe entre la sphère religieuse, la sphère professionnelle et la sphère publique ?
- Quels sont les rites culturellement obligatoires qui interviennent dans la vie professionnelle ?
- Quel est le poids des tabous d'origine religieuse ?

b) *L'homme et la nature*

- Par quelles cosmogonies (récits de la création du monde) la culture de l'autre est-elle marquée ?
- L'Homme est-il considéré ici comme maître ou comme partie intégrante de la nature ? Prend-il une posture de domination ou de symbiose avec la nature ?
- Quelle est la valeur attribuée à l'eau, l'air, la terre, aux espèces animales et végétales... ? Est-ce une valeur sacrée, historique, marchande... ? La nature est-elle un objet utilitaire ou sacré ?

11. Histoire et traditions

a) *Histoire*

- Quelle est l'influence de l'Histoire dans le quotidien de l'autre ?

- Y a-t-il entre nous un arriéré colonial, guerrier, ou de relations politiques bilatérales qui puissent expliquer certaines de nos réactions respectives ? L'autre joue-t-il des arriérés historiques ?
- Quelles situations récentes de crises ou de conflit dans le pays ou la région peuvent expliquer certains comportements ? Quels traumatismes, connus ou cachés, existent ?
- Quels mythes anciens peuvent expliquer les réactions de l'autre au monde extérieur ?

b) Traditions

- Quelle est l'influence des traditions et des rites ?
- La tradition s'oppose-t-elle à la modernité ?
- Qu'appelle-t-on modernité ? Est-elle assimilée à l'occidentalisation ?
- Quels conflits peut-on observer entre les différentes traditions ?
- Quel est le rôle du cercle familial dans le maintien ou l'évolution des traditions ?
- Dans quelle mesure l'autre a-t-il le sentiment d'être inscrit dans une tradition ?
- Quel est le niveau de communication avec le reste du pays ou du monde (Internet, téléphonie...) ?
- Quel est le rôle de la technique, de la mécanisation, de l'industrialisation ?

12. Langues et langage

- Combien de langues parle-t-on couramment dans l'environnement de mon interlocuteur (langues nationales et locales) ? Quelle est sa langue maternelle ? Quelle est éventuellement l'ampleur du vocabulaire qu'il maîtrise dans sa langue ? D'où lui vient cette maîtrise ?
- Quelle valeur l'autre attribue-t-il à sa langue ? Et aux langues des autres ?
- Quelles sont les stratégies d'utilisation de l'une ou l'autre des langues en fonction de ce que l'on veut dire ou négocier ?
- Qu'est-ce qui est difficilement traduisible, voire intraduisible, entre nos langues respectives (mots, concepts, locutions, humour...) ?
- Quelles sont les valeurs respectives de l'écrit et de l'oral, dans ma culture, dans la culture de l'autre ?

13. Communication interpersonnelle

- Qu'est-ce qui est « bien vu » et « mal vu » dans le domaine de la communication interpersonnelle ?
- Quel est le sens du « oui » et du « non » dans la culture de l'autre ? Un « oui » signifie-t-il nécessairement un accord ?
- Quelle valeur attribuée à l'humour ? Y a-t-il une place pour l'humour dans tous les domaines de la vie quotidienne (au travail, avec un ami, au marché...) ?
- Comment est-ce qu'on s'adresse aux personnes ? vouvoiement ? tutoiement ? comment marque-on la distance (entre amis, dans les relations professionnelles...) ?
- Quels sont les modes de communication non verbale chez l'autre (langage du corps, regards, attitudes...) ? Quel sens leur donne-t-on ?
- Quels sont le statut, la signification et l'usage du silence ?

14. Rapport à l'identité : individuelle, collective, séparation des sphères

- Quel est le rapport socio-culturel à l'identité, aux identités ?
- Qu'est-ce qui du « je » ou du « nous » prime dans la psychologie de l'autre ?
- Quelles sont les difficultés de mes partenaires à utiliser le « je » : réserve, manque de confiance en soi ou tabou, rapport culturel ou religieux à l'appartenance groupale ?
- Quel est le rapport à la notion de solidarité ?

- Le mot « merci » est-il fréquemment utilisé, nécessaire ?
- Qui me parle ? l'individu en son nom propre, ou, à travers lui, le groupe qu'il représente ?
- Quelle distinction fait-on entre la personne et sa fonction ? Comment s'articulent la sphère publique et la sphère privée ?

15. Rapports interpersonnels : rapports homme/femme, relations familiales

a) *Famille et communauté*

- Existe-t-il chez l'autre un sentiment d'appartenance communautaire fort ?
- La famille est-elle perçue comme une valeur ? Une modalité ? Une obligation ? Une question de survie ?
- Quelle est la valeur accordée aux relations sociales et quel est leur enjeu (un plus dans la vie, une question de survie économique ou sanitaire) ?
- Quelle est la place de la femme ?
- Quelle est la conception de l'amour ? Quelle est la valeur attribuée à l'engagement amoureux ? Favorise-t-on les mariages d'amour ou les mariages arrangés ?

b) *Relations affectives*

- Quelle est la conception des relations affectives chez l'autre ?
- Quels sont les lieux et les pratiques de convivialité ? Invitations, loisirs, sport ?
- Quelle est la conception de l'amitié ? Quelle valeur lui est-elle attribuée ? Quelle est la durée de mise en place de relations amicales ?
- Comment s'expriment les marques de sympathie ou d'antipathie ? Quelles en sont les conséquences ?
- Quelles sont les manifestations d'amitié ou d'amour admises en public ?
- Quel est le rapport à la séduction ?

c) *L'intergénérationnel*

- Quelle peut être l'influence du facteur âge et quels sont les rapports intergénérationnels ?
- Quel est l'âge de la majorité (légale et de fait) dans le territoire concerné ? A partir de quand les enfants travaillent-ils ?
- Quels sont la place, les droits, les obligations des enfants dans nos cultures respectives ? A quelles interdictions sont-ils soumis ?
- Quelle représentation du grand âge porte l'autre ? Quel est son rapport culturel aux aînés ? Comment se manifeste-t-il ?

16. Rapport au conflit

- Quels sont les conflits latents ou déclarés, visibles ou invisibles, dans l'institution ou la communauté dans laquelle nous travaillons et/ou nous vivons ?
- Dans quelle mesure le refus ou le désaccord sont-ils acceptables, admis, souhaités dans la culture de l'autre ?
- Se met-on en colère dans la culture de l'autre ? Quels signes perceptibles d'agressivité existent dans la sphère professionnelle, dans la sphère privée ?
- Quelles stratégies d'évitement ou de valorisation du conflit sont mises en place ? Asepsie, silence, ou conviction que le conflit est utile, créateur ?
- A-t-on vraiment le droit d'entrer en confrontation ?
- Les mots prononcés sont-ils définitifs ? Quelle place pour le pardon ou l'oubli ? Quel est le recours à l'excuse et quelle en est sa valeur ?
- Qu'est-ce qu'une sanction dans les pratiques et la psychologie de l'autre ?

17. Rapport au corps, à la maladie et à la mort

a) *Le corps*

- Quel est le rapport au corps, au toucher ?
- Quel est le rapport à la nudité ? Quelles parties du corps peut-on montrer ? Ne pas montrer ? Quand ? Et à qui ?
- Quels sont les différents codes vestimentaires en fonction des situations (dans la rue, dans les lieux de culte, au travail, chez des amis...) ? Qu'est-ce qui est bien vu ? Mal vu ?
- Quels sont la place et le rôle social du sport ?

b) *Vie et mort*

- Quel est le rapport à la vie et à la mort dans la société ?
- Quels sont les grands moments de la vie dans la culture de l'autre (initiation, rites de passage, etc.) ?
- Quels sont les rites et usages concernant la naissance et la mort ?
- Quelle représentation donne-t-on de la naissance et du nombre d'enfants (quels liens intergénérationnels) ?
- Quelles attitudes (des institutions et des personnes concernées) existent à l'égard de la planification des naissances ? L'espacement des naissances est-il admis par les religions en présence ?
- Qu'y a-t-il derrière les manifestations visibles d'émotion ou d'indifférence face à la souffrance et à la mort ?

c) *Santé et handicap*

- Quel rapport y a-t-il entre la situation économique et sociale et la situation sanitaire et alimentaire dans la région concernée ?
- Quelle est la valeur sociale du repas ?
- Comment est considéré le handicap, la maladie ? Est-ce une fatalité, une punition, une malédiction ?
- Quel est le niveau de devoir d'assistance aux personnes handicapées dans nos cultures respectives ?
- Quelles pratiques culturelles ont un impact sur la santé (refus des vaccins, etc.) ?
- Quelles sont les différentes formes de médecine à l'œuvre ici (traditionnelle, moderne, alternative, etc.) ?
- Quelle importance et quel pouvoir ont les médecins et les médecines traditionnels ?
- Quel est degré de confiance accordé à la médecine allopathique ?
- Quelles combinaisons sont opérées et opérables entre les différentes formes de médecine ?

Livret témoignages

Antoine – Les barrières de la langue

Les premiers jours et pendant quelques semaines, je n'osais pas aller seul dans le quartier ou sur le marché parce que tout le monde riait. De plus je ne savais pas ce qu'on me disait quand on m'interpellait et ne pouvais pas répondre. Petit à petit j'ai commencé à connaître quelques mots, quelques phrases et je me sentais déjà plus à l'aise. Beaucoup plus tard, j'ai compris qu'ils ne se moquaient pas de moi mais qu'un blanc c'est marrant tellement c'est bizarre. Donc ils riaient parce que j'étais drôle dans ma couleur, mes vêtements, mon attitude, ma langue, bref, tout ! J'ai toutefois fait l'effort d'apprendre la langue et d'aller vers les gens, vers ceux qui riaient justement, et ils adoraient ça. Il ne faut donc pas se braquer ni avoir peur, mais se lancer, et alors on est merveilleusement accueilli !

Samuel – Rapport au temps

C'est pour demain, si Dieu le veut !

C'est lorsqu'on est loin de chez soi qu'on apprend à mieux se connaître. Ainsi deux ans à Nouakchott m'ont révélé combien j'avais l'habitude de maîtriser mon temps, de travailler avec des gens qui organisent leur temps, de vivre dans un environnement où le temps vaut de l'argent. En Mauritanie j'ai découvert que le temps appartient à Dieu. Ainsi en hassanyya (dialecte arabe parlé par les Maures), la conjugaison des verbes au futur répond à la règle suivante : « lahi »+ le verbe accordé au sujet + « inchAllah ». En effet on ne saurait parler du lendemain sans le remettre dans les mains de Dieu, car lui seul sait ce que nous serons demain. Surprenante vérité pour nous autres occidentaux, qui vivons aujourd'hui dans un monde sécurisé qui nous met à l'abri d'un grand nombre d'aléas.

Cette relation différente au temps, je l'ai aussi retrouvé dans mon travail. J'ai fait l'expérience que vouloir imposer un rythme, c'est risquer de brusquer les gens et se les mettre à dos, ou alors s'épuiser de frustration en voyant que le travail n'avance pas au rythme attendu. A Nouakchott j'ai appris à lâcher du lest sur le temps, sur les délais, sur les horaires. Par contre j'ai essayé le plus possible de maintenir le cap des objectifs à remplir, de l'horizon à viser, du résultat à atteindre : peu importe quand on y arrivera, mais on y arrivera !

Marc – Découverte de soi

Petit à petit, en relisant mon expérience, je me suis aperçu de l'importance de ces passages par des périodes de flottement. J'ai beaucoup appris sur mes capacités de dépassement. Cela me permet aujourd'hui d'accepter que tout ne soit pas cadré et ne se passe pas comme je l'aurais voulu. Je traverse mieux les moments de tension et de conflit, les situations où je suis amené à être médiateur. J'ai appris avec une très grande joie à perdre mon temps. J'ai vraiment fait, comme je le désirais, l'expérience de la gratuité et découvert des richesses au fond de moi. Et de temps en temps, au milieu de ce peuple plein de joie de vivre, je me suis trouvé pesant : j'ai appris à prendre la vie en souriant davantage. Aujourd'hui, je vis avec plus d'intensité le bonheur de l'instant ; mon regard sur la vie est plus neuf, plus heureux.

Laurent – Santé

Un petit mot sur la santé et la sécurité du volontaire parce que c'est un thème auquel je suis très sensible. Quand j'étais en volontariat, j'ai eu un accident de la circulation avec deux amis qui venaient me rendre visite. Mes amis étaient très blessés. Nous étions à cinq heures de route de la capitale et à une heure de l'hôpital le plus proche ; il n'y a jamais eu de secours ; très peu de soins ont pu être appliqués sur place. Finalement, tout s'est bien fini !

Mais après cette expérience, j'ai compris à quel point on était vulnérable dans ces pays. Vous

pourrez me dire « Des accidents, y'en a aussi en France... » ; c'est vrai. Mais les moyens et les soins qu'on trouve là-bas ne sont pas les mêmes, d'autant plus si on se trouve à la campagne. Je crois qu'on s'adapte vite au pays, aux habitudes locales. On se sent chez soi et on ne voit plus le danger. Moi, je prenais ce bus régulièrement pour me rendre à la capitale. C'était rentré dans mes habitudes et pas un instant, je me suis dit que c'était dangereux. Faire attention dans ses habitudes quotidiennes (les transports, l'alimentation, ...) n'est pas du superflu.

Christelle – Colocation

Je suis partie pour un an de volontariat en Syrie et plus exactement à Raqqa. Même si les conditions de vie étaient bien meilleures qu'aujourd'hui, cela n'était pas facile. Je ressentais le poids des services secrets qui se tenaient à distance mais ne me quittaient pas des yeux et le regard des habitants qui se demandaient ce qu'une étrangère faisait là... Très peu d'autres volontaires étaient en Syrie et il me fallait 4 à 6h de bus pour les rejoindre.

Alors quand j'ai su qu'une autre volontaire allait venir pour travailler dans la même association que moi et que nous allions cohabiter, je me suis réjoui et j'ai décidé de poursuivre l'aventure 6 mois de plus.

Cela a finalement été la période la plus compliquée de mon volontariat... Nous étions deux personnes diamétralement opposées : j'étais soucieuse de respecter les traditions et la culture alors que ma coloc, elle, ne semblait pas avoir ces préoccupations. Elle vivait presque "à la française" dans un pays et surtout une ville très conservatrice (elle portait parfois des décolletés en présence d'hommes, leur faisait la bise...).

À cela s'ajoutait une difficulté que tous colocataires peuvent rencontrer : une notion très différente de ce qu'est le ménage !!! Elle était de ceux qui attendent que l'évier déborde pour faire la vaisselle ou passent régulièrement le balai dans leur chambre sans le passer dans les parties communes. Je ne suis pas maniaque mais lorsqu'on vit en colocation, il me semble important de respecter l'autre. Nous avons chacune pris sur nous durant ces quelques mois sans qu'il y ait d'éclats car nous savions que cela était temporaire mais le quotidien était lourd. Je prenais mon mal en patience, lui faisait parfois quelques remarques ; elle faisait alors ce que je lui avais demandé mais le naturel reprenait le dessus. Elle n'était pas du tout dans les reproches vis à vis de moi, plutôt dans une attitude de laisser-aller qui m'exaspéraient encore plus !!

Jérémie – Colocation

Nous avons subi les premières grosses chaleurs en ce mois de mai, à Alger ; c'est pour l'instant supportable, mais à Tizi Ouzou, vous restez collé au sol dès que vous vous mettez un peu au soleil. J'ai fini, je crois, ma phase découverte, où tout est beau et sympa, je rentre maintenant dans la phase "insertion dans la population" (jusqu'à un certain degré, car il est impossible d'aller très loin je pense) qui est beaucoup plus difficile que la précédente. Trouver de véritables amis dans ce pays, nouer de vraies relations, c'est très certainement un objectif assez ambitieux, mais il faut tenter. Je pense que ça prendra beaucoup de temps, je ne suis pas pressé, même s'il est parfois difficile de supporter cette difficulté de nouer des relations, difficulté causée par les différences et les crispations culturelles, parfois un manque de sincérité (beaucoup de personnes sont persuadées que connaître un Français facilite les démarches de visa ou de départ du pays, voire qu'il y a de l'argent à tirer). Ce qui est très dur également, c'est l'absence encore plus nette d'amitiés féminines, mais là encore je ne désespère pas. Paradoxalement je suis un des volontaires les moins éloignés de France, mais de loin pas le moins dépaycé, même si ça ne saute pas aux yeux lorsque l'on arrive en Algérie.

Le 8 mai, pendant que vous fêtez la fin de la guerre, sachez qu'ici c'est la commémoration du massacre orchestré par les Français en Algérie ce même 8 mai 1945. Ce matin-là, je revenais du boulot avec mon collègue algérien, les historiens parlaient de cet événement à la radio. Nous étions assis tous deux, silencieux sans trop savoir quoi dire, l'atmosphère était lourde, très lourde, ma

gorge serrée. Je suis d'autant plus reconnaissant aux Algériens pour leur accueil et leur francophilie ; finalement il est difficile de leur adresser un reproche sur les difficultés qu'ils peuvent parfois nous créer parce que nous sommes français ; ce n'est pas cher payé après tout. En tout cas, les Algériens en parlent très peu, nous adressent peu de reproches ; est-ce en raison de leur complexe d'infériorité par rapport aux Français et de la vénération que certains ont pour la France (je parle de la population globale, pas des groupes politisés ou religieux ; je n'ai pas un regard objectif étant donné que ceux qui viennent vers moi sont justement ceux qui ont cette passion) ? Je crois que ça vient surtout du fait qu'ils ont vécu plus récemment des événements tout aussi terribles qui les ont marqués encore plus profondément.

Anne – Sécurité

J'ai effectué mon volontariat à Ramallah, en Palestine, dans une école où j'enseignais le français. J'y suis resté 2 ans. Quand on entend Ramallah, on pense guerre, bombardement, attaques, chars... Mais curieusement, mes premiers mois dans cette ville se sont avérés relativement calmes. Malgré les agressions de l'armée israélienne, il n'y avait pas d'occupation de Ramallah à proprement parler. On ne rencontrait pas de soldats israéliens ou de tanks dans la ville. Je m'y sentais d'ailleurs plus en sécurité qu'à Jérusalem.

Les habitants de Ramallah étaient accueillants, sympathiques et chaleureux. En fait, le « choc culturel » dont nous parlait la DCC, je ne l'ai pas eu. Je n'ai pas eu l'ennui de la France ou de ma famille. C'est vrai que parfois c'était tendu avec les sœurs (les partenaires) sur des sujets relatifs à l'école ; mais j'aimais mon travail, ainsi que les sœurs qui m'ont bien encadrée pendant ma mission. La situation a changé à Pâques 2002, date à laquelle les forces d'occupation israéliennes ont envahi Ramallah, qui fut alors déclarée « zone militaire ». Un mois après, l'armée israélienne s'est retirée de la ville, mais des tanks et des jeeps traversaient régulièrement la ville. Les habitants étaient devenus plus méfiants. De ce fait, ma 2ème année de volontariat s'est avérée plus « vive » que la première. Nous vivions au jour le jour, aux rythmes des couvre-feux, qui pouvaient être mis en place d'une heure à l'autre. Couvre-feu, ça signifiait « interdiction de circuler », donc pas d'école, pas de shopping, pas de promenades quand il fait 30°C et que vous êtes obligé de rester enfermé... c'est pas évident. Parfois on transgressait et on partait se promener, au risque de se retrouver nez à nez avec un tank. On allait également à l'église, couvre-feu ou non ; le prêtre assurait les offices. Les contrôles aux barrages devenaient de plus en plus difficiles (on pouvait mettre 2 heures pour se rendre à un village à 15km). Les derniers temps, je quittais rarement Ramallah, car je n'étais pas certaine de passer au retour.

Durant ma 2ème année, même se promener en ville ou quitter le centre ville, pouvait être dangereux. En effet, il n'était pas rare qu'en pleine ville, des soldats israéliens viennent arrêter un « suspect » palestinien. Et bien sûr, ça engendrait des tirs. Plusieurs fois, je me suis trouvée à 100 ou 200m d'une arrestation « musclée ». Ça tirait partout, ça criait...

Et ça peut paraître curieux, mais je n'ai jamais vraiment eu peur. C'est dur à dire, mais on vit avec. On s'habitue. On vit en évitant les coins dangereux. Et malgré tout ça, j'ai vraiment aimé ce volontariat parce que, finalement, l'accueil des gens et le soutien des sœurs étaient bien là.

Martine – Difficultés de dialogue

La priorité ayant été donnée à l'enseignement du français pour deux classes, je n'ai pas eu la possibilité de m'occuper en profondeur de la formation des enseignants. J'ai essayé d'expliquer que la formation des enseignants devait être privilégiée par rapport à l'enseignement direct. Devant mon obstination, un climat malsain s'est instauré que les problèmes liés à mes conditions de logement n'ont pas arrangé...

Albert – Joies et rencontres

Rencontres

À Haïti, j'étais professeur dans une université catholique à Cap Haïtien, la seconde ville du pays. J'ai été en contact direct avec la pauvreté, pas comme professeur d'université, mais dans ma vie de tous les jours et mes activités extra-universitaires (groupe de jeunes, soin des malades...). J'ai rencontré une autre culture, la culture créole, pleine de joie de vivre, avec ses fêtes, ses danses... et fait l'apprentissage d'un autre rapport aux autres et au temps. Là-bas, le temps, ce n'est pas de l'argent. J'ai appris à le prendre et aussi, avec beaucoup de bonheur, à le perdre. Je me suis rendu compte que je n'étais pas attendu là-bas: j'étais parti avec mes idées de volontaire persuadé que l'on avait besoin de moi. Or les Haïtiens ne m'avaient pas attendu pour vivre. Il a fallu que je fasse le deuil de ce que je voulais apporter. J'ai pris effectivement conscience que je venais d'une culture dominante et que je véhiculais cette culture et malgré moi. Cela a dressé des barrières qu'il m'a fallu accepter et dépasser, ce qui n'a pas été simple. J'ai fait l'expérience d'être un étranger quelque part: un Blanc parmi une majorité noire. Une de mes premières réactions a été de me dire que cela ne devait pas être facile d'être étranger en France. Ma rencontre avec la pauvreté a été très forte et m'a évangélisé. J'ai été touché par le témoignage de ces personnes qui à nos yeux n'ont rien mais qui ont une capacité beaucoup plus puissante que la nôtre à accueillir la vie et le peu qu'ils ont. J'ai été renvoyé à mes propres pauvretés, à ce à quoi je m'agrippe, à ce que je crois posséder.

Moments difficiles, moments de joie?

J'ai expérimenté des temps de solitude, déraciné, loin de ma famille, de mes amis, sans confort. Solitude affective, aussi. Je suis descendu au fond de moi-même, avec des périodes de flottement. J'ai senti que des choses se jouaient, que des abandons se faisaient et que petit à petit, j'acquerrais d'autres richesses. J'ai eu du mal à m'adapter aux modes relationnels, à faire le passage d'une société individualiste où l'on personnalise les contacts à une société de type collectif où les individus existent par leur appartenance à un groupe. Là-bas, il faut accepter d'être présent à une collectivité et de partager son quotidien. Heureusement, avec d'autres volontaires, je vivais dans une famille haïtienne et cela a été mon premier lieu d'insertion. Mes plus grandes joies, je les ai vécues dans les moments simples passés avec cette famille, dans la rencontre du quotidien. Je me suis aperçu que c'était là que j'étais attendu et pas dans mes prouesses techniques. À la fin de mes deux années, les personnes qui m'ont témoigné le plus de reconnaissance étaient mes voisins à qui je disais bonjour tous les matins et avec qui j'ai eu de grandes discussions sans qu'il ne soit jamais question d'échange de compétences.

Père Armand – Partenaire (les visites)

Grégoire a reçu la visite de ses parents et ses deux frères pendant quinze jours. Comme il ne sait pas organiser, j'ai dû faire face pendant deux jours : accueil, emploi du temps, popote. Lorsqu'il les a raccompagnés, j'ai dû reprendre en charge le foyer dont il avait la responsabilité ...

Des difficultés sont venues de ses frères qui ne venaient pas à l'église. A ce sujet, les chrétiens du village ont réagi ainsi : « On dirait des païens de chez nous » ; quand on loge à la mission, on doit au moins participer à la vie de celle-ci...

